



VIH, mais aussi pour les hépatites, les virus de la famille des herpès, etc. Mais tout le monde s'accorde pour dire que la fellation sans capote, à condition toutefois de ne pas avaler le sperme, est beaucoup moins dangereuse que le rapport anal sans capote : le risque lié aux rapports bucco-génitaux est vingt-cinq fois moindre que celui des rapports anaux non protégés, et il est quatre fois moindre que les rapports anaux protégés.

Il y a eu, bien sûr, des cas de contamination chez des gays dont l'activité sexuelle se limitait aux fellations, mais il existe aussi des milliers de gays qui font régulièrement des pipes et qui sont toujours séronégatifs. Il y a donc eu une position préventive pragmatique et consensuelle : si on souhaite que les gays mettent des capotes à chaque rapport anal, mieux vaut leur dire que la fellation est un comportement plus ou moins acceptable au niveau du risque de contamination. Néanmoins, la situation n'est pas aussi simple que cela. Le «Journal du sida» de février dernier consacre un dossier de seize pages sur les risques liés à la fellation et surtout sur les motivations qui mènent les homosexuels à prendre aujourd'hui des risques face au sida. Il est à noter que, jusqu'à présent, pas un seul média gay français n'a entrepris un tel travail d'investigation et d'analyse sur un sujet aussi primordial. Cette question représente pourtant à elle seule un tiers des préoccupations des appelants à Sida Info Service en matière de transmission du VIH. À partir de ces appels, le dossier analyse l'impressionnant décalage qui existe entre les peurs des homosexuels face au virus et leurs pratiques. Il ne semble pas y avoir, chez certains, de lien direct entre la connaissance du

risque de contamination et les comportements à mettre en place face à ce risque. Certains homosexuels se sentent poussés par le désir sexuel d'une manière irrationnelle et prennent des risques, quitte à culpabiliser après. Rodolphe Adam, psychologue à Sida Info Service et Thierry Corde, coordinateur de Sida Info Service Grand Sud-Ouest, finissent par admettre ce que peu osent dire : pour certains homosexuels, "se détester est le prix de la jouissance". Après quinze ans d'épidémie, ces derniers ne parviennent toujours pas à gérer leur sexualité. Au contraire, c'est elle qui les gère.

Un itinéraire tout tracé ?

Malgré les avancées de l'affirmation du statut identitaire gay et le thème de la fierté qui l'accompagne, les homosexuels subissent toujours, à cause du sida, un inquiétant sentiment de culpabilité. On pourrait se demander si

« Certains prennent des risques, quitte à culpabiliser après. »

l'itinéraire de l'homosexuel commun n'est pas déjà tracé. Il quitte la province pour s'installer dans une grande ville, découvre sa sexualité, s'émancipe, se choisit un tatouage ou un piercing et, finalement, devient séropositif. Cette projection apocalyptique est bien sûr aux antipodes du politiquement correct. Le travail associatif veut espérer à tout prix que la contamination peut être écartée via la prévention. Mais à travers le monde et particulièrement à Paris, devant la réapparition de backrooms et de lieux de drague commerciaux, chacun peut se demander si un rebondissement de l'épidémie n'est pas à redouter. Sur ce point, les études épidémiologiques de Marie-Ange Schiltz confirment que la probabilité de se retrouver en situation de risque (pénétration non protégée) augmenterait avec le nombre de

partenaires. Une étude menée à San Francisco a établi qu'il existe un rapport important entre le nombre de partenaires et le risque de séroconversion. Grâce à un questionnaire publié dans la presse gay française en 1993, les avantages et les inconvénients des études sur les comportements sexuels des gays sont connus. Les résultats de cette enquête, publiée en septembre 1995 par Marie-Ange Schiltz et Philippe Adam, soulignent les biais inhérents à la diffusion de ce questionnaire qui s'adresse souvent à une population surtout parisienne, sociologiquement privilégiée et sexuellement plus active que la moyenne des homosexuels.

Il n'empêche que cette étude est actuellement le seul miroir des modes de vie des homosexuels face au sida. Avec dix ans de suivi, cette enquête montre qu'une écrasante majorité d'homosexuels a assimilé les messages de base de la prévention.

En 1993, plus de 70% des répondants déclarent utiliser le préservatif et plus de 80% d'entre eux disent pratiquer le safer sex. Mais l'enquête révèle aussi les lacunes qui sont les signes du relaps. Sur 3.300 réponses, 6% des répondants maintiennent des comportements à risque parce qu'ils ne peuvent ou ne veulent pas modifier leur sexualité. Un sur cinq déclare au moins une pénétration non protégée dans l'année avec un partenaire (qu'il soit stable ou occasionnel) de statut sérologique différent ou inconnu.

Parmi ceux qui sont séropositifs, 26% rendent compte d'au moins une pénétration non protégée dans l'année. Parmi les clients des saunas et des backrooms, si 88% pratiquent le safer sex, 22% reconnaissent une pénétration non protégée avec un partenaire occasionnel. Et les habitués de ces lieux sont également plus nombreux que les autres à faire état d'une maladie sexuellement transmissible.